

YVES RAVEY

**Dieu
est un steward
de bonne composition**



LES ÉDITIONS DE MINUIT

Dieu est un steward
de bonne composition

DU MÊME AUTEUR



Bureau des illettrés, *roman*, 1992
Le Cours classique, *roman*, 1995
Alerte, *roman*, 1996
Moteur, *roman*, 1997
Monparnasse reçoit, *théâtre*, 1997
La Concession Pilgrim, *théâtre*, 1999
Le Drap, *roman*, 2002
Pris au piège, *roman*, 2005

Aux Éditions Gallimard

La Table des singes, 1989

YVES RAVEY

Dieu est un steward de bonne composition



LES ÉDITIONS DE MINUIT

Ouvrage publié avec le concours du Centre national du livre

© 2005 by LES ÉDITIONS DE MINUIT
7, rue Bernard-Palissy, 75006 Paris
www.leseditionsdeminuit.fr

En application des articles L. 122-10 à L. 122-12 du Code de la propriété intellectuelle, toute reproduction à usage collectif par photocopie, intégralement ou partiellement, du présent ouvrage est interdite sans autorisation du Centre français d'exploitation du droit de copie (CFC, 20, rue des Grands-Augustins, 75006 Paris). Toute autre forme de reproduction, intégrale ou partielle, est également interdite sans autorisation de l'éditeur.

À Marie-Christine et Claude Barbe,

Liste des personnages

POTLESNIK
ALFREDO
WALSERINA

Chambre d'Alfredo. Potlesnik glisse sur une flaque.

POTLESNIK. – C'est quoi ce bordel ? Vous êtes malade, monsieur Alfredo, ma parole, vous avez pris un coup de froid.

ALFREDO. – Je t'avais dit d'attendre.

POTLESNIK. – J'ai préparé votre arrivée comme il fallait, monsieur Alfredo. Je ne savais pas que vous étiez au lit. C'est ma femme qui m'a dit... Vous êtes arrivé tard hier soir avec une poule. Mais ce n'est pas très propre, j'en ai plein mon pantalon, et mon gilet, vous avez vu mon gilet ?

ALFREDO. – J'ai mal.

POTLESNIK. – Vous avez vomi ? Non ?

ALFREDO. – Alcool. Au Santora, sur la B 17.

POTLESNIK. – Cette poule que j'ai vue hier soir, c'est votre fiancée ? On dit en ville que vous voulez vous marier. Est-ce vrai ? Vous permettez ? je vais aller me nettoyer. Au moins mon gilet. C'est votre costume qui a retenu mon attention à votre arrivée, monsieur Alfredo. Je vous ai trouvé très élégant.

ALFREDO. – Appelle-moi Alfredo. S'il te plaît.

POTLESNIK. – Vous êtes vraiment malade... Attendez, je vais aérer... On dirait de la farine de lin mélangée avec de la bière. Vous avez bu de la bière, monsieur... ? Ça ne doit pas vous réussir, le lac de Lugano... L'air du grand large, c'est la mer, c'est vivifiant, mais l'air d'un lac, ce n'est pas l'air de la mer, ce n'est pas pareil, les montagnes noires l'hiver autour du lac, ça peut vous rendre dépressif, à ce qu'on m'a dit... Allons ! Vous n'allez pas rester dans cette chambre. Il faut vous lever. On vous attend en bas... Dites, cette femme, elle vient de loin, paraît-il. J'espère qu'elle a bien dormi, d'ailleurs elle dort encore, on n'entend rien dans sa chambre.

ALFREDO. – Ça m'étonnerait qu'elle dorme encore.

POTLESNIK. – On n'entend rien.

ALFREDO. – Non, on n'entend rien.

POTLESNIK. – Donc...

ALFREDO. – Ma mère ?

POTLESNIK. – Votre mère...

ALFREDO. – Ma tête. J'ai mal à la nuque, partout !

POTLESNIK. – Vous l'avez installée dans la plus belle chambre. Pensez si votre mère a été bouleversée. La chambre dorée... Et vous me dites qu'elle ne dort pas ! Allons, dans une chambre comme celle-là, on dort comme on veut, pas comme on peut. Tu décides de dormir, tu fermes les yeux, et adieu, à toi les beaux rêves... Elle s'appelle comment déjà ? Salza, oui, Salza.

Certains disent qu'elle est plus belle que la coiffeuse... Vous avez déjà remarqué les coiffeuses, je veux dire, les belles coiffeuses, teinture, maquillage, tirées à quatre épingles, comme au cinéma... ? Alors, je dis, monsieur Alfredo, vous avez tiré le gros lot.

ALFREDO. – Ma mère est prévenue ?

POTLESNIK. – Absolutely, Sir Alfredo ! Tout est en ordre dans cette maison... Je parlais des coiffeuses, vous les avez déjà vues, derrière leur vitrine ? Elles se tiennent comme ça, en blouse, il y en a même qui ne portent plus de blouse, des habits normaux, comme tout le monde, en civil, elles sont... Et que je me retourne ! Que je m'observe dans le miroir ! J'en connais qu'ont des jambes, un corps, vous ne pouvez pas savoir, monsieur Alfredo, c'est l'instinct, c'est la vie, et je me dis, vous avez tapé dans le mille... Ou je me trompe ? Avec ce qu'on m'a dit, ce que disent les clients du dancing, qui vous ont vu débarquer aussi, avec Salza... Il paraît, vous avez écrit à votre mère...

ALFREDO. – Passe-moi le réveil.

POTLESNIK. – Il est tard, vous devriez vous lever.

ALFREDO. – Passe-moi mes pastilles, poche intérieure. Je vais me faire une piquouze, ensuite... Retourne-toi, s'il te plaît.

POTLESNIK. – Vous avez écrit à votre mère : « Salza n'est pas une femme habituelle, elle a de l'instruction, je serai fier de te la présenter. »

ALFREDO. – Voilà, ça ira mieux, tout le corps ira mieux, sauf la tête. Peut-être aussi sauf les yeux, ça dépend.

POTLESNIK. – Vous avez écrit à votre mère, c'est pas fréquent. Et moi, je me dis : Ma femme, madame Potlesnik, elle sera heureuse de revoir monsieur Alfredo... Je vous parlais des coiffeuses. C'est comme les caissières, il y en a de nouvelles, un lot, chez Billa, deux rues plus loin direction le cimetière, dans le nouveau magasin. Vous ne le connaissez pas ce magasin-là, monsieur Alfredo, il n'empêche, vous en avez de nouvelles. Par cinq elles arrivent. Vous savez que certaines ne savent même pas vous débiter une tranche de jambon... ? Le client dit : « Je voudrais du jambon sec. » Elle vous découpe un morceau d'un centimètre d'épaisseur avec la machine à jambon, alors le client lui dit : « Madame, je ne vais pas payer deux cents euros pour une tranche de jambon, je voulais un demi-millimètre d'épaisseur, pas un centimètre, vous avez déjà vu du jambon de Parme épais comme une planche de contreplaqué ? C'est du bois, de la sciure solidifiée, ça fait cher le mètre carré, un bois pareil, c'est du sapin, nom de dieu. » Et elle est là, elle vous regarde les yeux en chien de faïence. « Pas possible, missieu, dit-elle, voir patron. » Il a bon dos le patron, maintenant que c'est découpé. Et j'essaie de m'expliquer une chose pareille, je me dis : C'est pas parce qu'elle est idiote, cette petite, c'est parce

que dans son pays d'origine, il n'y a pas de jambon, pas de viande. Vous savez, monsieur Alfredo, ce qu'on fait dans un pays où il n'y a pas de jambon ?

ALFREDO. – Je ne sais pas. Passe-moi la boîte rouge, là...

POTLESNIK. – On ne fait rien, monsieur, rien du tout, on le remplace par des ersatz de jambon, de la paraffine, si ça se trouve...

ALFREDO. – Et c'est comment la paraffine ?

POTLESNIK. – Je ne sais pas, mais j'ai vu, paraffine plus pétrole ou mazout... Quand je vois une vendeuse de jambon derrière son rayon charcuterie, je dis qu'elle pourrait facilement s'envoyer de la paraffine avec du mazout pour son petit déjeuner, je pense qu'elle en a la tête et que vous, je ne vous ai pas vu depuis bientôt trente ans et j'ai l'impression que vous n'avez pas changé, toujours aussi jeune, sauf que, les traits, là, oui, l'alcool, ou la maladie et cette manie de vomir sous prétexte qu'on a bu deux litres de bière. Il vous en a fallu deux litres au moins...

ALFREDO. – Cognac.

POTLESNIK. – ... Du cognac ? Qui vient de où, de Sibérie ? Non, je plaisante... C'est parce que, au magasin Billa, maintenant vous trouvez de tout ! Y compris des alcools, des jambons qui sont fabriqués où bon vous semble, maintenant on ne respecte rien, surtout pas les appellations d'origine, je le disais à madame Potlesnik... Toutes ces femmes nouvelles...

Vous avez écrit à votre mère : fiancée exceptionnelle ! C'est votre mère, monsieur Alfredo, qui va se retourner dans son lit...

ALFREDO. – Elle m'a préparé mon petit déjeuner ?

POTLESNIK. – Au début, elle avait lu : financier exceptionnel...

ALFREDO. – Du pain ?

POTLESNIK. – Certainement, votre pain.

ALFREDO. – J'ai hâte de descendre. Laisse, c'est ma valise.

POTLESNIK. – Peut-être dans ce cas, je vais me nettoyer, au moins le gilet.

ALFREDO. – Prendre un bain, oui.

POTLESNIK. – Avec du désinfectant.

ALFREDO. – Potlesnik !

POTLESNIK. – Vous m'avez appelé ?

ALFREDO. – Tais-toi.

POTLESNIK. – Absolutely ! Yes ! Silence now.

ALFREDO. – Préviens ma mère... Je descends. Et n'écoute pas à la porte de Salza, c'est inutile, tu perdrais ton temps. Ne reste pas dans cet état. On dirait que tu sors de mon estomac... Dis à ma mère que j'ai voyagé d'une traite, que je suis épuisé, dis-lui, je suis malade, comme d'habitude malade, sauf que c'est pire cette fois, je ne sais pas comment je vais passer la journée. Dis-lui : Du thé.

POTLESNIK. – Du thé pour deux ?

ALFREDO. – Du thé pour moi, mon ami, pour moi.

Auparavant, donne un coup de serpillière, c'est très désagréable.

POTLESNIK. – O.K., boss... Je vais vous dire, j'étais au bureau de tabac quand la voiture s'est arrêtée sous la pancarte : « Dancing Chez Malaga. » J'ai pensé : Tiens, une voiture anglaise, et j'ai dit à Punch : « Je te parie que c'est le fils de la patronne, je ne connais personne en ville avec une voiture anglaise, j'imagine la facture chez le garagiste... » Ensuite, je me suis dit : « Il n'y en a qu'un pour annoncer son arrivée par lettre à sa mère, lui dire : J'arrive le dix, et arriver le vingt-cinq, qui plus est dans une voiture anglaise, il doit en toucher là-bas sur le lac », vrai que j'ai pensé ça, autant l'avouer, monsieur Alfredo – attendez, je vais vous passer un linge de toilette, désolé, elle n'a pas encore installé l'eau courante, vous ferez comme avant... Donc j'ai aperçu la voiture anglaise, et j'ai parié dix contre un, c'est lui, il arrive avec du retard, quinze jours de retard, elle l'attend depuis quinze jours et il a le culot de se pointer, il va lui dire, sans un mot d'excuse : « J'ai été retenu, maman », inventer un prétexte, comme si c'était normal... C'est votre veste, Alfredo, que j'ai aimée, véritablement, et j'ai dit à Punch : « C'est lui, tu vois bien que c'est lui ! Je l'aurais parié ». Costume marron glacé assorti à la couleur chocolat de la voiture. Je me suis trompé ou non ? Et là, j'ai vu Salza, et Punch a dit : « C'est pas possible, pas une fille comme ça ! »



Cette édition électronique du livre
Dieu est un steward de bonne composition d'Yves Ravey
a été réalisée le 11 décembre 2012
par les Éditions de Minuit
à partir de l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782707318961).

© 2012 by LES ÉDITIONS DE MINUIT
pour la présente édition électronique.
www.leseditionsdeminuit.fr
ISBN : 9782707326331